

Intervention d'André COMTE-SPONVILLE

Philosophe

Palais Noga Croisette, samedi 20 décembre 2003

« **Quelles valeurs pour le XXI^e siècle ?** »

Qu'est ce qu'une civilisation ?

C'est un ensemble de savoirs, de savoir-faire, de croyances et de valeurs, propres à une ou plusieurs sociétés, lequel distingue cette ou ces sociétés d'autres sociétés et de la barbarie.

Or, il est clair qu'aujourd'hui, les savoirs sont à peu près mondiaux. À part quelques secrets défense, tout savoir est disponible sur Internet.

Les savoir-faire, les techniques sont de plus en plus mondiaux (les délocalisations le prouvent bien). Reste donc la question des croyances et des valeurs, sur laquelle je voudrais centrer l'essentiel de mon exposé autour de trois points :

- Dans un premier temps, j'essaierai de réfléchir à la façon dont se pose ce problème des civilisations. À la lumière du 11 septembre 2001, autrement dit de ce qu'on appelle souvent, depuis le livre de Huntington, le « choc des civilisations ». C'est ici qu'éclate une question un peu taboue, parce qu'elle est politiquement incorrecte : Toutes les civilisations, toutes les cultures se valent-elles ?
- Dans un deuxième temps, j'essaierai de répondre à la question : Quelles valeurs pour le XXI^e siècle, autour de la question : Nouvelles valeurs, ou nouvelle fidélité ?
- Dans un dernier temps, je réfléchirai sur le thème du plaisir : plaisir et civilisation...

Le choc des civilisations : toutes les civilisations se valent-elles ?

C'est une question politiquement incorrecte, dont il faut bien dire que beaucoup d'entre nous avaient presque oublié qu'elle se posait.

De ce point de vue, le 11 septembre 2001 a été un choc extrêmement désagréable, car les attentats semblaient donner quelques crédits à la thèse du politologue américain Huntington, que toute l'Intelligentsia française avait considéré comme nulle et non avenue, à savoir qu'après la lutte des classes, le conflit des idéologies ou le conflit des blocs est/ouest, le monde entraînait dans un autre type de conflit, qui n'opposait plus des classes ou des systèmes politiques mais des cultures, des civilisations, et c'est ce que Huntington appelait donc le Choc des civilisations.

Force est de reconnaître que le 11 septembre semblait donner quelques éclats à cette thèse. Et voilà nos intellectuels bien embarrassés... Car s'il y a choc ou conflit des civilisations, il va falloir choisir son camp. Or, la quasi-totalité de l'Intelligentsia parisienne baignait depuis des décennies dans l'idée confortable que toutes les civilisations sont égales, qu'elles se valent toutes.

Le problème est que si elles se valent toutes, au nom de quoi en choisir une plutôt qu'une autre ?

Deux anecdotes rendront cela plus concret :

L'une privée, presque intime : quelques semaines après le 11 septembre 2001, mon plus jeune fils, qui venait d'avoir 15 ans, me dit :

- « T'as vu, Papa, Berlusconi a dit que toutes les cultures, toutes les civilisations ne sont pas égales ».

- « Oui, j'ai vu ça » ai-je répondu, « mais qu'est-ce que t'en penses ? Tu crois, toi, que toutes les civilisations sont égales ? »

Mon fils me regarde horrifié... Je lui explique :

- « Tu vois, je crois que tu es en train de confondre deux choses, deux affirmations profondément différentes : la première, que je crois vraie, c'est que tous les hommes sont égaux en droit et en dignité ; la deuxième, que je crois fautive, c'est celle qui nous dit que toutes les civilisations seraient égales en fait et en valeur ». Et là j'attends qu'on m'explique comment on passe de la première à la deuxième affirmation...

Mon idée est qu'il est impossible de passer de la première à la deuxième de ces propositions, par quelque raisonnement logiquement rigoureux que ce soit, non seulement parce qu'elles sont logiquement indépendantes, non seulement parce que la première est vraie et que la deuxième est fautive, mais aussi parce qu'elles sont logiquement incompatibles.

La première est vraie et la deuxième est fautive. Vous me permettez de ne pas m'étendre sur la vérité de la première. Quoique... Car là encore, dire que tous les hommes sont égaux en droit et en dignité ne veut pas dire que tous les hommes sont égaux en fait et en valeur.

Si vous pensez que Hitler est égal en fait et en valeur à Jean Moulin, j'ai tort. Si vous pensez que Hitler est égal en fait et en valeur au Général de Gaulle, j'ai tort.

Si vous pensez comme moi que Hitler est inférieur en fait et en valeur et à Jean Moulin et au Général de Gaulle, et qu'ils sont pourtant égaux en droit et en dignité, cela veut dire que l'égalité en droit et en dignité n'a jamais autorisé à conclure à l'égalité en fait et en valeur, fût pour les individus.

Mais s'agissant des civilisations, tout est encore plus important, plus spectaculaire.

Pourquoi est-ce que je ne crois pas que les civilisations soient égales en fait et en valeur ?

D'abord, pour une raison de fait, qui relève de la simple observation. Ensuite pour une raison logique, qui relève de la simple rigueur intellectuelle.

a. Une raison de fait relevant de l'observation :

Imaginez que j'aie commencé mon propos en vous disant : « Quand même, je suis surpris par l'étonnante supériorité de la civilisation égyptienne, 3 000 ans avant JC, sur toutes les autres civilisations ». Sincèrement, est-ce que cela vous aurait choqué ? Non. Tout le monde sait bien que 3 000 ans avant JC, la civilisation égyptienne était très en avance par rapport aux civilisations gauloise ou grecque. M'auriez-vous pour autant traité de raciste anti-gaulois, anti-grec, et d'égyptophile fanatique ? Bien sûr que non !

Imaginez que j'aie continué en vous disant « Quand même, la supériorité de la civilisation grecque au IV^e siècle avant JC, par rapport aux civilisations gauloises ou germaniques à la même époque,

est tout à fait spectaculaire ». M'auriez-vous traité de raciste anti-gaulois, anti-germain et d'hellénophile fanatique ? Bien sûr que non ! Vous auriez constaté que je disais une évidence que jamais personne n'a contestée.

Si je vous disais : « Et quelle formidable supériorité que celle de la civilisation arabo-musulmane au Xe siècle après JC, où il n'y a plus en Occident un seul philosophe digne de ce nom, où personne ne sait lire le Grec, et pendant ce temps d'immenses philosophes arabes traduisent du Grec à l'Arabe des œuvres complètes d'Aristote ; d'ailleurs c'est grâce à eux, pour une part, qu'on les a conservées ». Vous ne m'auriez pas traité de raciste anti-gaulois, anti-germain, ni d'arabophile fanatique.

Et je pourrais continuer : « Quelle supériorité que celle de la civilisation italienne au XIVe siècle après JC, par rapport aux civilisations françaises, britanniques et allemandes à la même époque ! » Est-ce que c'est du racisme anti-français, anti-britannique, anti-allemand, de l'italophilie fanatique ? Bien sûr que non !

Dans le passé, il a toujours existé des différences de fait et de valeur entre les civilisations. Tout le monde le sait, personne ne le conteste. Je me demande au nom de quoi ce qui a toujours été vrai dans le passé, ne serait plus vrai aujourd'hui.

b. Une raison logique, relevant de la rigueur intellectuelle :

La deuxième raison qui m'amène à penser que toutes les civilisations ne sont pas égales en fait et en valeur est une raison logique, qui relève de la rigueur intellectuelle.

Autrement dit, il ne suffit plus d'ouvrir les yeux, il faut faire marcher un peu sa tête.

Je vous raconte une deuxième anecdote plus ancienne et davantage publique :

Il y a environ 12 ans, j'étais invité à un débat par l'association des étudiants de l'Alliance Française (une honorable institution qui donne des cours de français aux étudiants étrangers), sur le thème justement « Toutes les cultures se valent-elles ? ». J'étais invité parce que j'avais publié dans le Journal Le Monde quelques semaines auparavant un article sur les pensées orientales et spécialement bouddhistes, qui était un éloge des traditions orientales.

Bref, je n'étais pas suspect d'eurocentrisme. Les étudiants m'avaient invité pour représenter dans un débat le « gentil », celui qui explique que toutes les civilisations se valent, face à un « méchant », Alain Finkielkraut, censé dire qu'il n'y avait qu'une seule bonne et vraie culture : la culture judéo-chrétienne.

Finkielkraut et moi, nous ne nous connaissions pas du tout. Nous arrivons sur le lieu de la rencontre, commençons le débat avec un psychanalyste, un ethnologue, un sociologue, qui bien sûr disaient tous que toutes les cultures se valent.

Or ce que n'avaient pas prévu les organisateurs ni moi-même, c'est qu'Alain Finkielkraut, le « méchant » et André Comte-Sponville, le « gentil », ont dit en l'occurrence la même chose, à savoir qu'à cette question « toutes les civilisations se valent-elles ? » on peut essayer d'y répondre objectivement ou bien subjectivement.

Objectivement, c'est-à-dire du point de vue scientifique (et en l'occurrence il s'agit des sciences humaines, ethnologie, sociologie), on peut bien répondre que toutes les civilisations se valent, pour une raison bien simple, c'est qu'elles ne valent rien. Tout bêtement parce que les sciences humaines, comme toutes les sciences, n'énoncent aucun jugement de valeur. Autant demander au géomètre si toutes les figures géométriques sont égales. « Vous croyez pas quand même que le carré

est un peu supérieur au triangle, et que le cercle est un peu supérieur au carré ? » Le géomètre vous dira que vous n'avez pas compris ce qu'est la géométrie.

Donc d'un point de vue objectif, du point de vue des sciences humaines, toutes les civilisations se valent, si vous voulez, mais parce qu'elles ne valent rien. Les sciences humaines n'énoncent aucun jugement de valeur.

Si bien que dès qu'il s'agit d'énoncer un jugement de valeur, de répondre à la question « toutes les cultures se valent-elles ? », ce qui suppose un jugement de valeur, on ne peut pas échapper à une part de subjectivité. Ce qui bien sûr pose un problème, puisque dès lors, pour comparer différentes civilisations, on va le faire subjectivement. Mais comme chaque sujet a été élevé au sein d'une civilisation, il va tendre évidemment à privilégier la sienne, ce pourquoi, et c'est sans doute la leçon principale de l'ethnologie et notamment de Lévi-Strauss, on n'échappe jamais au relativisme.

Ce que nous avons alors expliqué à nos étudiants de l'Alliance française, c'est la chose suivante : Ne croyez pas que dire que « toutes les civilisations se valent », ce soit défendre les droits de l'homme. C'est exactement l'inverse. Pour une raison simple et forte : si toutes les cultures se valaient, on ne pourrait plus dire qu'une culture qui respecte les droits de l'homme est supérieure à une culture qui ne les respecte pas.

C'est ici que les deux propositions que j'évoquais, la vraie, « tous les hommes sont égaux en droit et en dignité », et la fausse, « toutes les civilisations sont égales en fait et en valeur », sont non seulement logiquement indépendantes mais logiquement incompatibles : parce que si la première est vraie, si tous les hommes sont égaux en droit et en dignité, alors une civilisation qui respecte cette égalité de droit et de dignité entre tous les êtres humains est supérieure à une civilisation qui ne la respecte pas.

Par exemple, une civilisation qui pense que les hommes et les femmes sont égaux en droit et en dignité est supérieure à une civilisation qui prétend enfermer les femmes en situation d'oppression ou d'infériorité.

Par exemple, une civilisation démocratique est supérieure à une civilisation tyrannique ou totalitaire.

Par exemple, une civilisation qui respecte les libertés individuelles est supérieure à une civilisation qui ne les respecte pas.

Par exemple, une civilisation laïque, où chacun a le droit de choisir sa religion ou son irréligion, est supérieure à une civilisation intégriste ou fanatique, qui prétend imposer la même religion à tout le monde.

Et là, je vais vous dire, tranquillement, qu'entre la civilisation que représente Ben Laden et celle qui est la nôtre, il n'y a pas photo.

Alors, si je reviens sur ma première anecdote, cela veut-il dire que Berlusconi avait raison ? Eh bien non. Parce que l'erreur de Berlusconi, à mon sens, c'était de procéder en opposant des entités tellement abstraites, tellement globales, supposées être tellement homogènes, que, au fond, cela n'a plus de sens et ne décrit plus la réalité.

Berlusconi parlait de la supériorité de la civilisation judéo-chrétienne sur la civilisation arabo-musulmane... Mais c'est quoi la civilisation judéo-chrétienne ? Est-ce que c'est l'Europe des

Guerres de Religion, de la Saint-Barthélemy, de l'Inquisition, où l'on brûlait des gens parce qu'ils étaient protestants, ou est-ce que c'est l'Église de Vatican II ? Ce n'est pas du tout pareil !

Est-ce que ce sont les massacres des Cathares, ou est-ce que c'est l'Abbé Pierre ? Ce n'est pas du tout pareil !

Et c'est quoi la civilisation arabo-musulmane ? C'est l'Islam glorieux de Grenade, où toutes les communautés vivaient en paix, en tolérance, à un niveau culturel qu'aucun pays européen, à l'époque, ne connaissait, ou c'est l'Islam du Mollah Omar ? Ce n'est pas du tout pareil !

C'est l'Islam d'Averroès, immense philosophe, ou c'est l'Islam de Kommeiny ? C'est l'Islam de Massoud ou c'est l'Islam de Ben Laden ? Ce n'est pas du tout la même chose !

Bref, ce que je crois pour ma part, c'est que toutes les civilisations ne se valent pas. On a tort de raisonner à ce niveau d'abstraction qui supposerait que les civilisations soient des ensembles homogènes, ce qui bien sûr n'est pas le cas. Autrement dit la frontière qui sépare le respect des droits de l'homme de leur violation, l'égalité des hommes et des femmes de leur inégalité, la laïcité du fanatisme ou de l'intégrisme, la démocratie de la dictature, etc., cette frontière traverse — et traversera d'autant plus du fait même de la mondialisation —, cette frontière traverse aujourd'hui chaque ensemble géopolitique...

Bref, ce qui donne tort à Berlusconi, c'est tout simplement qu'il existe des démocrates musulmans et des fascistes judéo-chrétiens.

Je ne pense pas vous surprendre en vous disant que je suis plus proche d'un démocrate musulman, surtout s'il est pour l'égalité des hommes et des femmes et en faveur de la laïcité, que je ne le suis d'un fasciste judéo-chrétien.

C'est donc précisément parce que toutes les civilisations ne se valent pas qu'il faut aider nos amis musulmans, c'est-à-dire ceux des Musulmans qui sont des amis possibles, à résister à la pente historique actuelle qui veut enfermer le monde arabo-musulman dans une horreur obscurantiste et totalitaire qui serait aussi néfaste pour eux, et aussi dangereuse pour le Monde, que l'était l'obscurantisme totalitaire stalinien.

Bien sûr, cela pose la question, et c'est mon deuxième point, des valeurs aujourd'hui disponibles.

Quelles valeurs pour le XXI^e siècle et spécialement « nouvelles valeurs » ou « nouvelles fidélités » ?

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai été dérangé par un journaliste qui m'invitait à une émission de radio, de télévision ou à un débat public sur le thème des nouvelles valeurs... Je lui réponds toujours : « Ah bon, il y a des nouvelles valeurs ? ».

Il me dit : « Allez, vous savez bien, on avait de vieilles valeurs, les valeurs judéo-chrétiennes, mais enfin bon, plus personne n'y croit, donc on a besoin de nouvelles valeurs ; et vous, en tant qu'intellectuel, c'est votre job, vous devez nous proposer de nouvelles valeurs ».

C'est ce que j'appelle la « tarte à la crème » des nouvelles valeurs et je réponds toujours : « Mais quelles nouvelles valeurs voulez-vous que je sorte de quel chapeau ? »

Vers 600-700 ans avant JC, l'essentiel, en matière de valeur, a été dit par les premiers philosophes grecs, par plusieurs des grands prophètes hébreux, par les philosophes présocratiques en Grèce, par le Bouddha en Inde, par Confucius en Chine... Tous ces gens-là sont à peu près contemporains ; c'est ce qu'on appelle l'âge axial (axios en grec c'est la norme, la valeur), l'âge des valeurs.

Alors c'est vrai que cela fait, en gros, 2500-3000 ans qu'on nous dit, dans toutes les grandes civilisations du monde, et sans aucune exception, que la sincérité vaut mieux que le mensonge, que la générosité vaut mieux que l'égoïsme, que le courage vaut mieux que la lâcheté, que la douceur et la compassion valent mieux que la violence et la cruauté, que l'amour vaut mieux que la haine...

Est-ce que, pour faire moderne, il faut dire que ce n'est plus vrai aujourd'hui ? Que désormais le mensonge, la lâcheté, l'égoïsme, la violence, la cruauté, la haine valent autant ou davantage que leurs contraires ? Bien sûr que non ! Quand bien même je serais prêt à le dire, personne ici ne serait disposé à me suivre et c'est évidemment heureux.

Autrement dit, mon idée, c'est que, pour l'essentiel, il ne s'agit pas d'inventer de nouvelles valeurs. La Loi est connue, les valeurs sont connues. Il ne s'agit pas d'inventer de nouvelles valeurs ; il s'agit d'inventer une nouvelle fidélité aux valeurs le plus souvent fort anciennes que nous avons reçues et que nous avons à charge de transmettre. Parce que la seule façon d'être fidèle à ce qu'on a reçu, c'est évidemment de le transmettre.

Je prends ce mot de fidélité à dessein parce que, comme vous le savez peut-être, en français, « fidélité » est ce que les linguistes appelleraient un doublet d'un autre mot qui est le mot « foi ». Foi et fidélité sont deux doublets, ce qui signifie qu'ils ont la même origine étymologique mais bien sûr deux sens différents. Foi et fidélité viennent d'un même mot latin, « fides », qui pouvait signifier en latin et la foi et la fidélité.

Je dis souvent : « La Fidélité, c'est ce qui reste de la Foi quand on l'a perdue ». J'entends par là la chose suivante : est-ce que, sous prétexte que notre société globalement, socialement, croit de moins en moins en Dieu (c'est ce qu'on appelle la déchristianisation, qui est très largement avancée en France), on doit renoncer, en même temps qu'au Dieu socialement défunt (comme pourrait dire un sociologue nietzschéen), à toutes ses valeurs morales, culturelles, spirituelles

- dont nous savons bien qu'elles sont nées historiquement dans les religions, spécialement dans les trois grandes monothéismes pour nos civilisations,
- dont nous savons bien qu'elles ont été transmises pendant des siècles par la religion, spécialement par l'église catholique pour notre pays- mais dont rien ne prouve qu'elles aient besoin d'un Dieu pour subsister,
- dont tout prouve au contraire que, nous, nous avons besoin d'elles, besoin de ces valeurs, pour subsister d'une façon qui nous paraisse humainement acceptable.

Sincèrement, est-ce que vous avez besoin de croire en Dieu pour penser que la sincérité vaut mieux que le mensonge, que la générosité vaut mieux que l'égoïsme, que l'amour vaut mieux que la haine... ? Bien sûr que non.

Si vous croyez en Dieu, vous allez vivre en même temps votre foi et votre fidélité. C'est la figure traditionnelle, c'est très bien comme ça, continuez. Mais si vous ne croyez pas ou plus en Dieu, il vous reste à être au moins fidèle à ces valeurs que nous avons reçues et que donc nous avons à charge de transmettre.

S'agissant de nos pays (ce serait différent si l'on était en Chine, au Maroc ou au Japon, mais il se trouve que nous sommes en France, en Europe, que nous sommes d'Occident), la vraie question,

aujourd'hui, me semble-t-il, est la suivante : Que reste-t-il de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien ? Et là, me semble-t-il, de deux choses l'une :

- Ou bien vous pensez qu'il n'en reste rien, et alors il n'y a plus qu'à aller se coucher : nous n'avons plus rien à opposer ni au fanatisme, à l'extérieur, ni au nihilisme, à l'intérieur — et croyez-moi, le nihilisme est de très loin le danger principal. Vous pouvez continuer à faire du textile, de l'habillement, de la décoration, des chaussures, du business ; moi cela ne m'intéresse plus et cela ne durera pas longtemps.

- Ou bien, et je ne vois pas d'autre possibilité, il en reste quelque chose de l'Occident chrétien quand il n'est plus chrétien. Et si ce qu'il en reste n'est pas une foi commune (puisqu'elle a cessé de fait d'être commune : aujourd'hui un français sur deux est athée ou agnostique, j'en fais partie, un sur quatorze est musulman...), ce ne peut être qu'une fidélité commune, c'est-à-dire un attachement partagé à ces valeurs que nous avons reçues et que nous avons à charge de transmettre.

Autrement dit, le principal danger, ce n'est pas le fanatisme seul, c'est que nous n'avons plus rien à opposer au fanatisme que le nihilisme. Là, effectivement, on peut perdre ; et, si on gagne, cela pourrait être pire.

Vous savez ce qu'on écrivait sur les murs, en mai 1968, « tout est possible, même rien ». Il m'a fallu longtemps pour comprendre que « rien » était justement le pire.

Alors, et le plaisir dans tout ça ?

Le thème du plaisir : plaisir et civilisation

On confond souvent le nihilisme, qui me paraît la menace interne qui pèse sur nous (le nihiliste étant celui qui ne croit en rien) avec l'hédonisme et l'individualisme occidental.

Qu'est-ce que l'hédonisme ? "Hedonè", en grec, c'est le plaisir.

L'hédonisme c'est penser que le plaisir est le souverain bien.

Et l'individualisme qui consiste à tout ramener à l'échelle des individus.

Je perçois les limites de l'hédonisme (qui n'est pas ma position philosophique même si je voue un culte à Epicure qui était hédoniste), je perçois les limites de l'individualisme. Mais je perçois encore davantage les dangers de leur contraire : parce qu'une civilisation qui renonce au plaisir ou qui prétend interdire ou culpabiliser le plaisir, en gros, c'est ce qu'on appelle le fanatisme.

Mieux vaut l'hédonisme que le fanatisme.

Une civilisation pas du tout individualiste, c'est une civilisation qui met le groupe plus haut que l'individu, une civilisation holistique ou totalitaire.

Mieux vaut l'individualisme que le totalitarisme.

Le problème, c'est que le plaisir et l'individualisme ne suffisent pas non plus pour faire une civilisation.

Je crois, comme disait Aristote, que « le désir est la seule force motrice ».

Cela veut dire que l'intelligence n'a jamais fait agir personne, la raison n'a jamais fait agir personne, la morale n'a jamais fait agir personne, sauf ceux qui désirent l'intelligence, qui désirent la raison ou la vertu.

« Le désir est l'essence même de l'homme », comme disait Spinoza. Là, on a le plus grand des philosophes grecs et l'un des plus grands philosophes modernes, mais je pourrais en citer bien d'autres.

« Le désir est l'essence même de l'homme », le désir est « la seule force motrice » ; or, que cherche le désir ? Le désir cherche le plaisir. C'est pourquoi, comme disait Epicure, « le plaisir est le souverain bien » puisque c'est ce que tout le monde vise.

« Mais quand même, m'objecterez-vous peut-être, quand on désire la vertu, ce n'est pas le plaisir ! »

Si la vertu ne nous fait pas plaisir, c'est peut-être tout bêtement que vous n'êtes pas vertueux.

C'est la différence entre la morale de Kant et celle d'Aristote :

Prenons par exemple, une situation où un SDF fait la manche, devant une église ou ailleurs : deux individus arrivent, l'un est un généreux, il donne un euro avec plaisir, l'autre n'est pas un généreux, cela ne lui fait aucun plaisir de donner, cela lui fait mal « mince, un euro de moins », mais il sait que c'est son devoir, il donne un euro par devoir.

Lequel des deux est moralement le plus estimable ?

Pour Kant le deuxième, celui qui donne sans plaisir, par devoir. Pour Aristote, le premier, celui qui donne sans devoir, par plaisir. Je suis comme Aristote, c'est mon côté grec : je pense que celui qui donne sans plaisir n'est pas généreux, ce n'est qu'un avare qui se force.

Comprenez-moi bien : mieux vaut un avare qui se force qu'un avare qui ne se force pas. C'est la part de vérité du kantisme. Mais mieux vaut un être généreux qui donne joyeusement, spontanément, avec plaisir, qu'un avare qui se force.

Je sais bien que la générosité c'est la vertu du don, mais ce n'est vraiment une vertu que lorsqu'on donne avec plaisir.

Et l'on voit ici qu'il n'y a pas de contradiction entre le plaisir et les valeurs parce qu'au fond nous n'aimons vraiment les valeurs que lorsque cela nous fait plaisir de les défendre.

Si la justice ne vous fait pas plaisir, vous n'aimez pas vraiment la justice. Cela ne vous empêche pas de la respecter par devoir. Si vous n'êtes pas capable d'être aristotélicien ou spinoziste, soyez au moins kantien. C'est quand même mieux que d'être injuste.

Mais celui qui est vraiment juste, la justice lui fait plaisir.

Au fond, c'est ce que Freud suffirait à expliquer : c'est ce qu'il appelle le principe de plaisir, qui est le principe qui nous dit que tout homme, toute femme, aussi bien tout animal, tend à jouir le plus possible et à souffrir le moins possible. Et pour Freud, c'est un principe sans aucune exception.

« Mais quand même, celui qui résiste et ne parle pas sous la torture, ce n'est pas pour le plaisir ! » Si, c'est qu'il lui aurait été encore plus désagréable de trahir ses amis que de mourir sous la torture. Autrement, il aurait parlé.

Évidemment, dans la psychanalyse, le principe de plaisir s'oppose au principe de réalité, mais pas du tout comme son contraire, comme le croient certains. Le principe de réalité, chez Freud, ce n'est en rien le contraire du principe de plaisir, c'est son application intelligente. Il s'agit de jouir le plus possible, de souffrir le moins possible (c'est le principe de plaisir), mais en tenant compte de la réalité, en tenant compte des contraintes du réel (principe de réalité).

Et c'est ça que j'expliquais à mes élèves du lycée, en Terminale ou de la Sorbonne plus tard : qu'ils étaient tous venus au lycée ou à la fac ce matin pour le plaisir.

Ils auraient certainement préféré rester au lit. Oui, bien sûr, dans l'immédiat, mais ils s'étaient dit que s'ils ne venaient pas en cours, il y aurait des sanctions, on écrirait un mot à leurs parents, ils rateraient leurs examens,... bref cela allait être à terme très désagréable et qu'il y avait plus de plaisir à terme dans le fait de faire l'effort de se lever et de venir au lycée ou à la fac que dans le fait de rester au lit.

C'est pour ça, chers amis, que nous allons tous chez le dentiste pour le plaisir. Pas le plaisir immédiat, non, mais le plaisir un peu différé de ne plus avoir mal ou d'avoir moins mal ou de garder une jolie dentition.

Et c'est pour ça que nous sommes honnêtes, généreux ou bien malhonnêtes et avarés, pour le plaisir.

Autrement dit, la quête du plaisir c'est le lot commun de l'humanité. Ce n'est pas seulement vos clients qui cherchent le plaisir, c'est l'humanité dans son ensemble.

Cela veut dire que si vous ne savez pas faire jouir vos clients, eh bien vous êtes évidemment mal partis. C'est clair.

Le plaisir est évidemment un bien, comme disait Épicure. Simplement, ce n'est un bien humain que dans les limites qu'il se donne. Et c'est là qu'on retrouve la conjonction du plaisir et de la civilisation.

Mon idée c'est qu'il y a davantage de plaisir dans la civilisation que dans la barbarie, et que bien loin que la civilisation ait pour but de nous empêcher de jouir, comme le croient quelques soixante-huitards attardés, la civilisation est là pour nous aider à jouir davantage et plus humainement.

Plus humainement, cela ne viole pas le principe de plaisir, parce que nous avons du plaisir à être humains. Et c'est là où l'on atteint les limites de l'idéologie soixante-huitarde aussi sympathique que dérisoire.

« Il est interdit d'interdire ! » Non, bien sûr.

Ni dans la société, puisqu'on interdit le meurtre, le vol, le viol, le racisme, ni dans la famille puisque élever un enfant par définition, c'est lui interdire un certain nombre de choses. Ce n'est pas seulement lui interdire un certain nombre de choses mais c'est notamment lui interdire un certain nombre de choses.

Si vous ne le faites pas, si vous n'interdisez rien à vos enfants, leur vie va être extrêmement désagréable ; et bien loin de leur apprendre à jouir, vous allez les vouer au malheur, à la violence, à la maladie ou à la prison.

Autre mot d'ordre des soixante-huitards : « Vivons sans temps morts, jouissons sans entraves ». Comme c'était beau, et comme ça serait bien si c'était possible ! Il nous a fallu une vingtaine d'années pour comprendre qu'évidemment ce n'était pas possible ; parce que c'est la maxime du violeur, tout simplement.

Surprenez une bande de voyous en train de violer une gamine dans une cave... Ils vous disent, en guise de justification : « eh tu l'as écrit sur les murs il y 20 ans : vivons sans temps morts, jouissons sans entraves ».

Mon idée, c'est qu'il y a davantage de plaisir dans l'érotisme que dans le viol, parce que l'érotisme, ça suppose un certain nombre d'entraves. Cela suppose même un certain nombre de temps morts ; les vrais amants le savent.

Bref, il ne s'agit pas de choisir, évidemment pas, entre le plaisir et la civilisation. Il s'agit de comprendre qu'il n'y a rien de plus désagréable que la barbarie, et que, de ce point de vue, la civilisation n'est pas seulement la condition de l'humanité du plaisir (ce qui distingue les hommes des bêtes), mais qu'elle est la condition pour nous du plaisir lui-même.

Et pour vous, qui travaillez sur le plaisir, comme tout commerçant évidemment, comme tout industriel, comme tout acteur économique par définition (toute l'humanité est fondée sur le principe de plaisir, mais enfin dans le textile, c'est quand même un secteur particulier, parce que c'est un plaisir plus raffiné, plus développé que beaucoup d'autres), je crois qu'il est très important de se rappeler ça, que par exemple il y a davantage de plaisir esthétique dans l'élégance que dans la nudité.

Il m'est arrivé de traverser des plages de naturistes, cela ne me laisse pas indifférent, mais malgré tout, quand on revoit après des femmes joliment habillées, on constate que c'est un formidable progrès ; et ce que j'aime finalement dans l'élégance, dans la mode, même s'il y a une part de dérisoire dans la mode comme dans l'essentiel de l'activité humaine, c'est cette façon de civiliser le plaisir, c'est-à-dire cette façon de nous apprendre à désirer (puisque le désir est l'essence même de l'homme), à jouir et au fond à aimer, de façon à la fois plus humaine, plus raffinée, plus durable et finalement plus forte. Une civilisation est un art de jouir ; et cela vaut mieux qu'une jouissance brutale ou sans art.

Le XXI^e siècle sera fidèle ou ne sera pas

Je partirai d'un dicton que j'aime beaucoup, un dicton africain : « Quand on ne sait où l'on va, il faut se souvenir d'où l'on vient ».

C'est ce que j'appelle la fidélité.

Bien sûr c'est toujours vrai : quand on ne sait où l'on va, il faut se souvenir d'où l'on vient. Mais c'est sans doute davantage vrai aujourd'hui qu'à d'autres époques, parce que l'avenir est devenu redoutablement incertain, imprévisible.

Mais je dirai plus : non seulement quand on ne sait où l'on va, il faut se souvenir d'où l'on vient, mais la seule façon de savoir où l'on veut aller, c'est de se souvenir d'où l'on vient.

L'un des premiers symptômes spectaculaires de la Maladie d'Alzheimer, c'est un vieil homme ou une vieille femme qui sort de chez lui, pour acheter une baguette ou un paquet de cigarettes, et puis, tout d'un coup, n'arrive pas à retrouver son chemin, à rentrer chez lui. Il a fait le chemin 1 000 fois, 10 000 fois, puis tout d'un coup, il est perdu à 300 pas de son immeuble. Alors, comme il traîne, hagard, sur le trottoir, on l'amène à la Police, qui l'amène à l'Hôpital, et le médecin lui explique qu'il est en train de perdre la mémoire.

En apparence, c'est le rapport à l'avenir qui est perturbé : il veut aller chez lui ou il veut aller acheter un paquet de cigarettes et il n'y arrive pas. Mais quand on perd la mémoire, on ne peut plus se souvenir de ses projets. On ne peut plus anticiper. Il n'y a pas de projets sans mémoire.

Je dirais que ce que j'appelle la fidélité, c'est le seul antidote connu à cette maladie d'Alzheimer des civilisations qu'on appelle la barbarie. Autrement dit, du passé ne faisons pas table rase ! Le XXI^e siècle sera fidèle ou il ne sera pas.

Réponses aux intervenants

Qu'est ce que la Mondialisation ?

La mondialisation, c'est un processus.

Au sens particulier ou relatif quand on dit une mondialisation, c'est le fait, pour un phénomène quelconque, de devenir mondial ; par exemple, on pourra parler de la mondialisation d'une entreprise, d'une technique, d'un marché (et d'après ce que j'ai compris, cela se sent dans le marché des textiles, la mondialisation est faite).

Mais pris au sens absolu, quand on dit la mondialisation sans préciser laquelle, cela désigne le processus par lequel tous les phénomènes deviennent, ou sont en train de devenir, mondiaux.

Eh bien nous y sommes : aujourd'hui, tous les phénomènes sont en train, quand ce n'est pas déjà fait, de devenir mondiaux.

Cette Mondialisation, est-ce une chance ou un danger ?

Pour moi, c'est les deux, autrement dit, c'est un défi (parce que quelque chose qui est à la fois une chance et un danger, c'est un défi).

Le danger, c'est celui de la concurrence économique, de la guerre économique. C'est aussi celui du risque de l'uniformité.

Il est bien clair que voyager, cela devient un peu moins surprenant qu'il y a 50 ou 60 ans. Prenez tel ou tel de vos jeunes cadres de 25 ans et comparez-le avec un jeune cadre américain ou un jeune cadre japonais... Ils sont assurément moins différents entre eux que ne l'étaient leurs grands-parents ou leurs arrière-grands-parents. Ils écoutent la même musique le plus souvent (et celui qui préfère la

musique classique européenne peut tout à fait être le japonais !), ils regardent les mêmes films, et ils peuvent parler ensemble, de préférence en anglais, sur Internet.

Oui, il y a ce risque d'uniformisation... Mais en même temps, comme ils se connaissent mieux, nos trois jeunes cadres — français, américain, japonais — arrivent mieux à se comprendre. Ils ont moins tendance à se haïr, à se mépriser et, au fond, le risque de guerre entre eux se réduit d'autant. Et l'on ne va pas s'en plaindre !

La mondialisation, c'est aussi une chance, parce que c'est une formidable opportunité économique. Un seul marché : le Monde ! Et les commerçants que vous êtes tous, directement ou indirectement (quand on produit, il faut bien vendre !) ne vont pas s'en plaindre.

Mais c'est un danger aussi, car de même qu'on peut dire « un seul Marché : le Monde », on peut aussi dire « un seul Monde : le Marché ! » Là, c'est un danger.

Pourquoi ?

Pour moi, rien ne vaut la liberté du marché pour créer de la richesse. Pourtant j'ai une réserve, car même si le Marché c'est formidable, cela ne vaut que pour les marchandises, autrement dit que pour ce qui se vend et ce qui s'achète : les marchandises et les services (ces derniers, dès lors qu'ils se vendent et s'achètent, étant une marchandise comme une autre).

Cela veut dire que si l'on abandonne tout au marché, nous entrons dans un monde où tout se vend et où tout s'achète.

Eh bien ce monde c'est le contraire de la civilisation ; car ce qui fait la valeur de l'être humain, c'est justement la part de lui qui n'est pas à vendre.

Je suis profondément pour la Mondialisation, d'une part car il est inutile d'être contre (il est toujours vain d'être contre le réel), et d'autre part car j'y vois une formidable opportunité économique, politique, historique.

D'ailleurs les pays du Tiers-monde qui se sont formidablement développés ces dernières décennies, notamment en Asie, ne se sont pas développés malgré la mondialisation mais grâce à la mondialisation. Et ceux qui n'arrivent pas à se développer sont souvent moins victimes de la mondialisation que d'un déficit de mondialisation. Le plus beau cadeau que l'on pourrait faire à tel ou tel pays en difficulté du Tiers-monde serait de cesser de protéger abusivement nos marchés, par exemple agricoles, et de leur ouvrir davantage nos frontières.

Si nous voulons aider les pays les plus pauvres, ce n'est pas en réduisant la mondialisation mais au contraire, en allant plus loin dans la mondialisation.

Il est certain que tout le monde n'est pas prêt à cela, y compris parmi vous, mais, en tout état de cause, nous n'y échapperons pas. Il faut donc s'y préparer.

En bref, je suis pour la mondialisation mais si cette dernière n'est que marchande, nous risquons le pire — pour la simple raison que le marché n'a jamais suffi à faire une civilisation.